

S O E U R    B A R A D A

+ 18 Aout 1945

45 âge - 22 de vocation.

\*

Sanatorium de BAHNES

Liban

Elle était de Nogaro (Gers) de cette France sémillante et chantante du bleu Midi.

"Oh, Suzanne, la vie est belle !" lui déclarait son frère cadet, ardent comme elle, et comme elle joyeux.

"Oui, la vie est belle" redisait Suzanne, entourée des chaudes affections de la famille, passionnée pour l'étude au point de s'oublier des nuits entières sur ses livres à la lueur d'une bougie, se cachant un peu d'une maman très tendre et facilement inquiète... La vie est belle parce qu'elle est dure parfois...dure, quand sur l'ordre de maman autant ferme que douce, il faut aller demander pardon à sa maîtresse de classe pour quelque fredaine d'écolière... dure quand on a une grande soeur dont il faut user les vieilles chaussures et les toilettes défraîchies, car l'on n'est pas très riche à la maison... dure quand on a une nature très vive, très primesautière et qu'en grandissant on constate un peu plus chaque jour combien le monde est terne et lourd et froidement banal.

Mais cela ne fait rien ! Oui, la vie est belle, belle parce qu'elle est dure ! Suzanne adore les difficultés qui décuplent l'énergie et procurent la joie rare de l'obstacle vaincu et du sommet gravi. Elle la trouve très belle cette vie commençante, lors de son succès au brevet, examen préparé toute seule, mais dont pourtant elle accueille la nouvelle en pleurant : "Oh ! maman, partons vite ! 16 sur 320 seulement de reçues. J'aurais trop peur qu'elles nous voient contentes !"

Quelques temps après cet examen, la jeune fille se rangeait brillamment parmi les premières d'un concours d'entrée à la Banque de France et partait pour Paris où elle rejoignait sa soeur dans une pension de famille tenue par nos soeurs de Saint-Roch.

Dans ce quartier du vieux Paris, abritant de sordides et poignantes misères, entre le luxueux voisinage de l'avenue de l'Opéra toute proche et le scintillement de la rue de Rivoli, Suzanne ouvrait de grands yeux bruns pleins d'idéal et de lumière sur les Filles de la Charité qu'elle voyait à l'oeuvre pour la première fois. C'était leur dispensaire et sa clientèle attitrée des Bonnes femmes de la Halle aux Poissons...des bébés du voisinage...des pompiers dont la caserne grise, face au logis des soeurs, semble absorber toute la lumière et le soleil de ce pauvre coin de quartier. C'était le "Fourneau", nous dirions aujourd'hui "La Soupe Populaire" avec ses habitués : clochards authentiques, locataires des arches du Pont-Neuf et du Pont-Royal, et "Titis parisiens" facétieux et pittoresques, tous respectueux, tous confiants envers la cornette qui se penche sur leurs gamelles affamées en un halo de vapeur fleurant bon le poireau ou le chou. C'était le "Restaurant Féminin" et ses Midinettes autour des tables blanches, monde léger, un peu fou, au chic ultra-parisien et fragile, pauvres petites âmes ignorantes mais de bonne volonté, accueillant toujours la semence que, sans en avoir l'air, laisse tomber la Soeur avec la portion servie, et qui parfois germera en une moisson splendide rapportant cent pour un : et puis les patronages...et puis les catéchismes...et puis la visite aux malades du quartier. Suzanne est émerveillée de cette vie toute donnée à l'immense misère humaine, et peu à peu, à son insu, cet émerveillement concrétise en elle une pensée très vague mais qui, depuis longtemps, très longtemps, habite au plus profond de son coeur.

Cependant, elle assiste joyeuse, au mariage de sa soeur aînée. Elle a un entrain très jeune, une gaieté très douce, un joli profil pensif, une flamme pure au fond de ses yeux noirs. Il émane d'elle une sympathie irrésistible... Elle est charmante... elle a vingt ans ! Au lendemain de cette fête de famille, la voilà demandée en mariage par un grand ami du jeune foyer. C'est le choc d'où jaillira pour elle qui s'ignore, la grande lumière.

-Me marier, maman chérie ?... Jamais !

- Mais alors, ma petite fille ?...

-Alors, je veux me donner au bon Dieu.

"Cette décision, je l'avoue, raconte Madame Barada elle-même, me rendit profondément triste, si triste que, toute déconcertée, ma Suzanne murmura : " Si tu as trop de chagrin, je resterai près de toi, maman chérie... je deviendrai une vieille fille... Mais pas de mariage.. Oh non !" Ce fut le coup de fouet nécessaire à mon indécision et à mon chagrin déraisonnable. Je laissai le champ libre à ma fille dont la joie fut ineffable."

Suzanne partit pour le postulat le 8 décembre et le 23 mars suivant arrivait au Séminaire. Séminaire très fervent durant lequel pas un sacrifice ne fut refusé au bon Dieu par; la petite soeur avide de tout donner dès le commencement de sa vie religieuse. Cela n'empêcha point le dispensaire de la Rue de Babylone d'être le théâtre de plus d'un exploit, le petit bonnet qui s'y trouvait en office étant sans aucun doute plus expert en sténo...dactylo...anglais... qu'en art médical et infirmier. Oh! cette pommade des ulcères variqueux étalés avec les doigts sur la compresse !... Oh! ces canules mises à bouillir et retrouvées agglutinées et transformées au fond de leur casserole "en un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue"!...Mais bah! cela servait de base à quelques bonnes "charités spirituelles" et c'était tant mieux pour le jeune amour-propre.

Après sa prise d'habit, ma soeur Barada fut placée à Bellevue, proche banlieue parisienne étageant à flanc de coteau, au-dessus du rurban glauque de la Seine ses maisons joyeuses. A l'horizon, dans la brume bleue, se profilent la silhouette dégingandée de la tour Eiffel et les coupoles blanches du Sacré-Coeur... Au pied du coteau tout un monde d'usines : c'est le quartier du Bas-Meudon, essentiellement ouvrier, communiste et misérable, et ce sera le lot de la nouvelle petite Soeur.

Elle est bien jeune, certes, pour affronter tant de si lamentables choses. Mais il y a une telle gravité dans son lumineux sourire, une bonté si réservée dans ses yeux bruns, une énergie si virile dans toute sa personne qu'elle en imposera très vite à sa triste clientèle et que personne ne résistera à sa douce influence.

Trois fois le jour elle se rend chez un grand malade dont elle connaît les sentiments hostiles. Pas une allusion... pas une tentative prématurée d'approche... La petite Soeur prie sans cesse, se dévoue en souriant, multiplie en secret les sacrifices. Les semaines passent... Le malade va mieux et les piquûres vont prendre fin :

-C'est tout de même gentil, ma soeur, de vous, être dérangée si souvent pour me soigner. Mais je me demande pourquoi vous ne me dites rien ?

- Comment, je ne vous dis rien ? Nous parlons de tant de choses au contraire ! Que voulez-vous que je vous dise ?

- Je voudrais... je voudrais apprendre à faire ma prière...

Parfois, c'est moins facile :

-Etes-vous passée chez Mme N... demande la Soeur Servante à ma Soeur Barada qui remonte de son Bas-Meudon à la fin de la matinée.

-Pas encore, ma Soeur, ce sera pour cet après-midi.

C'est que la pauvre femme nous a fait prévenir ce matin: "Que la petite Soeur ne vienne plus chez nous pour les piqûres ! Mon mari a dit comme ça qu'il ne voulait plus voir "c'te vermine" chez lui." Si je la rencontre ta bonne Soeur, j'lui ferai son affaire, moi !"

Alors ?

- Alors, si vous permettez, ma Soeur, c'est par là que je commencerai ma tournée ce soir.

Elle arrive au taudis de l'ivrogne...frappe résolument. Mon Dieu ! c'est l'homme lui-même qui, la figure mauvaise, vient ouvrir. Il demeure un instant interdit devant l'audace de cette petite Soeur qui n'a pas l'air d'avoir peur, mais pas du tout. Elle lui sourit même sans rancune "c'te vermine", Dompté par ce calme surnaturel, le pauvre diable s'aplatit contre le mur, touche vaguement du bout du doigt sa casquette crasseuse et ronchonne entre ses dents un aimable : " Ah bien, puisque vous voilà, entrez tout de même ma Soeur !".

Ma Soeur Barada jouit intensément au service de ses pauvres. Mais un grand sacrifice va bientôt lui être demandé. Elle vient de faire les saints Voeux... Un cachet bleu l'appelle pour l'Etranger.

"On me prend ce que j'ai de meilleur" assure la Soeur Servante à la pauvre maman à qui elle apprend la nouvelle et qui pleure.

"La première entrevue avec mon enfant bien-aimée fut douloureuse, confiera cette dernière. Suzanne m'assura qu'elle n'avait point demandé spécialement à partir. Elle avait été choisie... Dieu le voulait ainsi.. C'était, me dit-elle, une nouvelle preuve d'amour.

"Pendant les quinze jours qui nous séparaient du départ, tous les soirs, à six heures, je prenais le train gare Montparnasse pour aller la voir, avec la permission de sa Supérieure. Le samedi, dès midi, j'étais là. Je l'accompagnais dans ses visites à ses malades, visites qu'elle a continuées jusqu'au dernier jour, et je l'aidais à porter son lourd panier ou son sac à provisions.

"Le jour du départ arriva. Je nous vois encore, gare de Lyon. Les Soeurs qui l'avaient accompagnées s'étaient éloignées pour nous laisser seules en ces dernières minutes. Je pleurais.. Elle tenait mes mains entre les siennes et pleurait aussi. J'essuyais ses larmes avec mon mouchoir. Alors son coeur s'est fondu: "Oh, maman, tu faisais comme ça quand j'étais toute petite". On vint enfin nous séparer.. C'était le moment et je la vis monter dans le train qui me l'emportait loin.. si loin..."

Ma soeur Barada arriva en Perse par le Nord. La Méditerranée ..La Mer Noire.. Tauris,... Téhéran... Ispahan.. Djoulfa : c'était là que l'envoyait la Volonté du Ciel, volonté divinement contrariante, divinement crucifiante. A l'âme ardente qui aurait désiré la bousse malgache ou les masses païennes de la Chine et qui avait fait le rêve d'une vie débordante d'apotolat, se voyait confié le soin d'une classe élémentaire de petites Arméniennes appartenant à des familles farouchement schismatiques.

La nouvelle venue ne s'en mit pas moins au travail avec ardeur, étudiant avec beaucoup de facilité d'ailleurs, l'Arménien et le Persan pour essayer d'intensifier son action sur ce milieu fermé. Peu importe qu'elle ne vit pas lever la moisson dont elle jetait abondamment la semence en cette terre aride ! Dieu le voulait ainsi... Elle luttait.. elle souffrait... Tout était bien !

Quatre années après, après grand éfacement, elle fut nommée Soeur Servante de la maison. Elle refusa d'abord, prétextant son incapacité, puis au bout de quelques mois, dût s'incliner devant la volonté de Dieu, les Supérieurs maintenant leur décision. Il eut été difficile de mieux choisir. Pieuse, judicieuse, maternelle, maîtresse d'elle-même, totalement oublieuse de soi, elle sut faire régner autour d'elle un délicieux esprit de famille. Son idéal était de rendre heureux. Faire plaisir était sa joie. " Les peines du dehors ne me sont rien, assurait-elle, si nous avons entre nous la paix et la vraie vie de famille. Si je savais que quelqu'une de mes compagnes souffre entre mes mains, je donnerais immédiatement ma démission."

Non certes, on ne souffrait pas autour d'elle. "Elle était sévère, c'est vrai, dit une compagne, mais si bonne!" De toutes et de chacune, elle savait exiger ce qu'elles pouvaient donner. Il lui échappait parfois des paroles un peu vives :

-Oh ! ce Médor qui amangé tous mes oeufs, se lamente un jour la soeur du ravitaillement. Sale bête ! On devrait le mettre sous cloche !

- Il eut mieux valu y mettre vos oeufs, ma Soeur !

" C'est vrai, je parle avant de penser" s'humilia ma soeur Barad en voyant son interlocutrice toute décontenancée. Et comme elle savait, en revanche, demander pardon quand elle croyait vraiment avoir fait de la peine !

Mais elle exerçait une telle vigilance sur cette vivacité innée qu'elle était arrivée à tout supporter sans la moindre réaction d'impatience ou même d'étonnement. On l'aurait dite identifiée à chacune de nous, assuraient ses compagnes. Réduire son action personnelle, laisser Dieu agir en elle, se faire de plus en plus petite pour lui laisser toute la place, tel était le but auquel elle tendait sans cesse. Avant de commencer sa lourde journée de travail, elle s'agenouillait quelques minutes à la chapelle pour demander au Seigneur, on le sentait bien, la force de vivre avec Lui, dans le renoncement et l'abandon jusqu'au soir.

Pour qui voulait l'observer, sa mortification était continuelle. Dissimuler un malaise, une souffrance qu'elle ne qualifiait que trop de "sans importance"... réagir contre la fatigue en se livrant à un nouveau travail... se laisser déranger sans cesse dans ses occupations sans laisser paraître le moindre ennui... accepter la nourriture dans une complète indifférence étaient pour elle choses quotidiennes et naturelles... à force de surnaturel. De cet élan soutenu et généreux vers la perfection, résultait cette douce sérénité, cette tranquille possession d'elle-même qui lui doñaient un tel rayonnement, une telle influence sur les âmes.

Le champ d'apostolat assez restreint de Djoulfa, bien vite ne suffit plus à son zèle. Ne pourrait-on pas aussi atteindre ces pauvres villages arméniens, citadelles de l'indifférence religieuse, de l'ignorance, de la misère et de la malpropreté perdues dans les montagnes ?

Bientôt son plan s'élabora, hardi et simple. On chercherait un village centre... on y installerait une résidence sommaire et delà, pendant les vacances pour commencer, on rayonnerait un peu partout.

La belle intelligence si bien équilibrée de ma Soeur Barada est une intelligence réalisatrice. Senguibaran est choisi comme centre missionnaire. On s'y installe dans un logis tapissé de toiles d'araignées et surpeuplé de puces, et de là, à dos d'ânes, la caravane des Soeurs s'ébranle chaque matin à la recherche des malades, des petits enfants, des mourants, tandis que, de tous les alentours, la foule geignante et pitoyable des maux d'yeux, de jambes, de doigts, vient faire le siège du petit dispensaire primitif.

En février 1934, ma soeur Barada eut la grande joie de revenir en France à l'occasion de la canonisation de notre bienheureuse Mère. Elle ne put s'emêcher d'aller revoir ses pauvres du Bas-Meudon : "Ah! ma Soeur, lui dit une bonne vieille en lui sautant au cou, vous v'là t'y pas Supérieure à c'qu'on dit ? C'est que j'y n'avais tant demandé à la Sainte Vierge que vous ayez de l'avancement !"

Elle revit sa chère maman, très fière de sa fille : "Elle a un allant merveilleux, ma Suzanne, et je la sens si haut, que ma misère se trouve heureuse près d'elle."

Elle recueillit abondamment aumônes et vêtements pour ses pauvres Arméniens, et, en juin, elle était de retour à Djoulfa. Mais une véritable déception l'attendait : on sommait les Soeurs de quitter la ville pour faire place à une Communauté indigène.

Quitter Djoulfa, soit ! Mais la dure mission, jamais ! Ni Rome, ni la Communauté, ni ma soeur Barada ne pouvaient accepter. On s'installerait donc à Ispahan, en plein centre iranien, Ispahan le pays des roses, mais pays sans maison pour la petite famille exilée. Il faudra d'abord trouver un immeuble, puis un bienfaiteur insigne capable d'en faire l'acquisition, acquisition qui n'ira pas sans procès à la lente procédure... Bref, il faudra cinq ans pour que, légalement, la maison appartienne aux Soeurs : en Iran, l'on n'est jamais pressé.

Avec son remarquable talent d'organisation, ma soeur Barada dirigea les travaux, transforma, édifia, et sa joie fut grande d'offrir au divin petit Roi, à Noël 1938, une jolie chapelle, monument quasi historique vieux de trois siècles, qui servait autrefois aux Musulmans de la ville de lieu de prières.

Les oeuvres commencèrent alors à prospérer : école, pensionnat, dispensaire, ouvroir...etc. Mais les réparations aggloutissaient des sommes folles et la caisse était fort souvent vidée. "Mon Dieu, vous savez, je n'ai plus rien dans le tiroir..." affirme un jour ma soeur Barada au bon Dieu dans son oraison du matin. Puis elle commence, vaillante, sa journée sans un sou. La matinée n'était pas achevée que le docteur K., le plus grand bienfaiteur de la maison, vient l'entretenir d'affaires... et tout-à-coup, à brûle pourpoint : "Ma soeur, je ne sais pourquoi, dit-il, mais j'ai avie de partager avec vous ce que j'ai sur moi". Ma soeur Barada ne put contenir ses larmes et dut en expliquer la cause à son bienfaiteur étonné : "Vous voyez, Docteur, on n'a jamais trop confiance en la Providence !"

1939 - La guerre, ses inquiétudes... ses souffrances, souffrances décuplées à l'Etranger. La Soeur Servante d'Ispahan pense à sa mère dont la sépare un angoissant silence... à son frère, brillant officier... à la peine de ses compagnes qui appartiennent à cinq nations

différentes belligérentes... et plus que jamais, pour oublier sa propre souffrance, elle se penche sur celle des autres.

En avril 1942, Monseigneur Marina demanda à la maison d'Ispahan, "son Béthanie", comme il disait, d'accueillir 150 petites Polonaises arrivant de Russie. Ma Soeur Barada ne savait dire non à un service demandé. "Ma Soeur, c'est un peu trop tout de même, reprochaient les compagnes"... Elle ne répondait pas, souriait doucement et continuait à tout préparer pour recevoir les petites victimes de la guerre. Elle aurait tant voulu non seulement leur procurer l'indispensable, mais les gâter un peu et voir renaître, avec le sourire sur les lèvres pâles, la joie dans les yeux clairs remplis d'un habituel effroi.

"Votre Mère, elle transpire la sainteté" assurait naïvement une Polonaise, essayant de traduire la surnaturelle emprise à laquelle personne n'échappait.

Cependant, la petite maison d'Ispahan allait se voir privée de celle qui en était l'âme. En septembre 1944, ma Soeur Colomban, Soeur Servante de l'Ecole Jeanne d'Arc à Téhéran, était rappelée à Dieu. Ma Soeur Barada avait suivi avec angoisse les phases de sa terrible maladie. Elle aimait et estimait cette âme généreuse qui avait sa soeur Servante à Djoufa en ses premières années de mission. Souvent elle l'avait revue dans sa grande école Jeanne d'Arc, oeuvre magnifique de culture chrétienne et française... Elle l'avait accompagnée lors de son voyage pour les fêtes de la canonisation de Sainte Louise à Rome.

Est-ce pour toutes ces raisons qu'un étrange pressentiment envahit tout à coup son âme au point de la troubler jusqu'au tréfond ? ...Oh mon Dieu, murmura-t-elle, que ce calice s'éloigne de moi !..."

Elle connaissait trop Téhéran, l'agitation de ses oeuvres multiples, les responsabilités très lourdes, les santés délabrées ! Elle savait trop aussi, hélas, que sa santé à elle était, sans que personne ne s'en doutât, très sérieusement compromise !...

"Que ce calice s'éloigne de moi !... Ce n'est guère la coutume que le calice s'éloigne d'une âme toute livrée, comme celle du Christ à Gethsémani, aux volontés du Père. Ma Soeur Barada, elle aussi, devait consommer jusqu'à la lie, l'amer breuvage du sacrifice total.

Quand la nouvelle fut connue du choix des Supérieurs Majeurs pour Téhéran les compagnes s'abandonnèrent à de véhémentes protestations: "Oh! nos soeurs, ne refusons rien au Bon Dieu... Vous voudriez me retenir ? Et que dirais-je au bon Dieu, si dans quelques mois Il me demandait de Lui rendre compte ?... Et le beau regard ardent avait une expression de l'au-delà.

Prévenante et bonne elle présida elle-même à l'installation de sa remplaçante, la mettant au courant des moindres rouages de la maison, lui cédant partout, au réfectoire, au dortoir, à la chapelle, la place qu'elle occupait. Puis elle partit, le coeur brisé, mais seraine, disant avec son ineffable sourire : " Au revoir !... Aux vacances

L'auto démarra péniblement sur les routes défectueuses de l'Iran...Ispahan ne devait plus la revoir.

A Téhéran, disent ses nouvelles compagnes, ma soeur Barada fut vraiment l'ange du ciel envoyé ou plus exactement prêté par Dieu pour consoler notre petite famille désemparée par la terrible épreuve qui venait de la frapper.

"Nous la connaissions, elle nous connaissait... Ainsi furent

évités les premiers contacts toujours un peu pénibles. D'ailleurs, dès son arrivée, son unique préoccupation sembla de vouloir éviter le moindre heurt, la moindre chose qui put nous peiner... et ceci au prix de quelques renoncements, nous le savions, car elle venait de quitter non seulement une famille très aimée, mais un foyer d'oeuvres qui était son oeuvre. Tout de suite elle s'appliqua à connaître les habitudes de chacune et celles de la maison. Nos bonnes Soeurs anciennes furent particulièrement réjouies; elles se sentaient si bien comprises, aimées, un peu gâtées même.. mais quel trop court passage ! Elle avait en effet elle, si jeune de caractère, une remarquable vénération pour les "anciennes".

Si sa bonté fut grande, son activité ne le fut pas moins. Très rapidement, elle se mit au courant du fonctionnement des classes y consacrant une grande partie de son temps, semant partout la paix et le bon esprit. Tout de suite, professeurs et enfants furent conquis par son affection et son surnaturel dévouement. Pourtant l'école n'était pas, on le sentait, son oeuvre de prédilection : son coeur débordant de compassion se portait vers les plus délaissés, et elle mit toute son activité à accroître le rayonnement de l'immédiat service des pauvres. La visite fut reprise plus régulièrement et intensifiée par tous les moyens... L'oeuvre des "Amies des Pauvres" réplique des "Louise de Marillac" mais accueillant les jeunes filles de toutes confessions, schismatiques ou musulmanes, pour les initier à la vie de charité, fut réorganisée. Son grand projet était la création d'un dispensaire pour les pauvres si peu aimés, si peu secourus à Téhéran. Déjà elle élaborait des plans, mais c'est du haut du ciel qu'elle devait voir leur réalisation.

Peu de temps après son arrivée, en effet, elle ressentit des douleurs lombaires de plus en plus vives qui, par instants, la retenaient clouée sur un fauteuil. Au début de janvier, elle tint pourtant à animer de sa présence l'Arbre de Noël qu'elle avait organisé pour les pauvres. La journée fut très fatigante; elle n'en laissa rien voir si bien qu'une dame bienfaitrice surprise de la savoir alitée le lendemain ne savait comment s'excuser de l'avoir retenue debout dans la cour, une grande partie de l'après-midi.

Le premier diagnostic du Docteur fut des plus sévères. Il voyait une corrélation évidente entre un premier ganglion cervical apparu bien des mois auparavant sans qu'elle n'en ait rien dit, et ces douleurs de la région lombaire. Il ne dissimula pas qu'une immobilité immédiate et complète, avec corset de plâtre, paraissait nécessaire. Toutefois la radiographie ne confirma pas ses pressentiments; la colonne vertébrale était intacte: il ne s'agissait que d'une simple descente du rein gauche qui semblait n'entraîner aucune complication alarmante. Aussi, l'opération, malgré tout nécessaire, fut-elle acceptée presque dans la joie : c'était le 27 janvier 1945. Malheureusement huit jours après, une phlébite se déclara et c'est en ambulance que nous dûmes ramener ma soeur à la maison.

L'immobilité lui fut d'autant plus douloureuse que, rapidement les douleurs lombaires réapparurent, extrêmement pénibles. L'énergie de la malade maintenait le moral très haut, mais le physique se déprimait de plus en plus et, lorsqu'après de trop longues semaines la gouttière lui fut enlevée, la faiblesse ne lui permit jamais de se remettre sur pied. Cet état d'anémie progressive ne faisait que trop redouter l'existence d'un mal sournois, et cela fut jugé bientôt si grave que les docteurs décidèrent un changement d'air complet et immédiat. Providentiellement un avion sanitaire put transporter ma Soeur étendue sur son brancard jusqu'à Damas. Elle put se reposer quelques jours à



l'hôpital Saint-Louis avant de continuer son voyage vers le Liban et y passa sa dernière fête de la Rénovation.

Le transfert au sanatorium de Bahnès put se faire peu après. L'air y était pur, l'espace si enivrant, qu'après un séjour de douze années consécutives dans l'atmosphère poussiéreuse et brûlante du plateau iranien, ma soeur Barada ressentit tout d'abord une amélioration sensible. Elle y jouissait alors non seulement des soins les plus minutieux et les plus remontants, mais aussi d'une réconfortante et fraternelle sympathie. Dès le premier abord son sourire avait gagné tous les coeurs. Chacune des Soeurs se trouvait tellement à l'aise auprès d'elle que toutes, depuis les plus jeunes, les plus fatiguées, jusqu'aux chères anciennes, aimaient à venir lui tenir compagnie et s'imprégner un peu de ce surnaturel qu'à son insu elle rayonnait.

Pour elle, privée de ne plus pouvoir se dépenser pour les autres - ne dit-elle pas un jour, les larmes aux yeux à son infirmière "Mettez ces miettes sur la fenêtre pour les petits oiseaux... Puisque je ne peux plus faire de bien aux personnes, que j'en fasse au moins à ces petites créatures du bon Dieu !" pour elle donc, cette chaude sympathie était une réelle consolation. Elle ne s'en cachait pas : "Je mentirais si je disais que je désire mourir, avouait-elle, J'étais si heureuse de faire du bien... Mon idéal était de rendre heureux autour de moi".

Cet idéal, elle le poursuivit visiblement jusqu'au dernier jour. Pendant les longs mois qui devait durer sa maladie, même aux heures des plus fortes crises, elle ne se départit jamais de son sourire, de son oubli d'elle-même. Entrait-on dans sa chambre pour prendre de ses nouvelles ? On était accueilli avec un air de joie et un petit mot du plus affectueux intérêt.

Le calvaire se faisait pourtant bien douloureux à gravir. Le mal tant redouté se confirmait. C'était bien une infection maligne de tout le système ganglionnaire qu'il s'agissait, infection contre laquelle les Rayons X, seuls avaient quelque chance de lutter. Mais l'espoir était faible, d'autant que, en cas d'inefficacité, le traitement ne ferait qu'avancer le dénouement. Le docteur exposa lui-même le cas à la malade et ma soeur Visitatrice conseillant de tout tenter, ma Soeur accepta. Au fond, tout au fond, elle gardait un secret espoir de guérir.

Les premières séances donnèrent quelque satisfaction. Le gros ganglion cervical disparut. Une seconde série d'applications fut alors commencée sur un autre ganglion qui venait d'apparaître, mais le traitement prolongé fut trop fort pour l'organisme déprimé. Lorsque, de l'Hôtel-Dieu de Beyrouth où on avait dû l'hospitaliser, on remonta ma Soeur à Bahnès elle n'eut qu'une exclamation en franchissant le seuil hospitalier : " Ce sera ma dernière étape ! "

Cinq semaines d'agonie devaient suivre, cinq semaines d'atroces souffrances. La malade reçut les derniers sacrements le 6 août jour de la Transfiguration, et ce fut dans la joie, presque la joie de la vision, semblait-il qu'elle fit le sacrifice de sa vie. A ma Soeur Visitatrice qui avait eu la grande bonté d'accourir, elle dit après la cérémonie : " Merci ma Soeur... Je suis heureuse... si en paix ! Dites bien - toute ma reconnaissance à nos Vénérés Supérieurs... Dites-leur que j'ai toujours été une heureuse Fille de la Charité! "

Cependant, le démon, jaloux de cette belle sérénité, s'efforça de la troubler. Cette âme si simple, si pure, devait passer par la terrible épreuve de la peur, du scrupule, du doute même. Et cependant, sans trêve, des élans de foi, de confiance, de reconnaissance s'échappaient des pauvres lèvres desséchées. Jusqu'à l'avant-veille de sa mort elle eut la joie de pouvoir faire la sainte Communion, et se croyant toute seule avec son Dieu, elle faisait à mi-voix son action de grâces: "Mon Dieu... je vous aime... Vous le savez bien... vous savez comment.. Merci de m'avoir donné un coeur pour vous aimer.. Merci d'avoir pu vous servir... Si vous le voulez encore, je suis prête.. Si vous ne le voulez pas, comme il vous plaira... Je vous remets les oeuvres que vous m'aviez confiées..."

"Oh! mon Dieu, ne sera-ce-pas aujourd'hui la communion éternelle? L'expiation n'a peut-être pas été encore suffisante...: Comme vous voudrez! Pardon de mes infidélités...de mes négligences... Vous m'avez toujours entouré de bonté... J'en suis écrasée... Vierge sainte, voici le 15 août: je pensais tant aller voir au ciel comme vous êtes belle... Vous avez sans doute d'autres vues avec LUI! Oh... comme je vous aime!"

Oui, la Vierge Marie avait d'autres vues. Elle réservait à sa fidèle servante une suprême consolation. Dans l'après-midi du 16 août, se présenta à la porte du Sana son pauvre frère angoissé. Appelé à faire partie des forces françaises en Indo-Chine, l'avion qui le transportait avait dû faire halte à Damas pour subir quelques réparations. Cette délicatesse de la Providence fut accueillie par ces simples mots: "Le bon Dieu a toujours été comme cela avec moi... toujours!"

Elle eut encore la force d'accueillir de son sourire du ciel celui qui jadis lui avait appris "que la vie est belle" et à qui elle allait apprendre maintenant combien est belle aussi la mort qui vous livre à Dieu dans un acte d'amour." Pierre... je suis entre les mains du Bon Dieu...je ne Lui refuse rien...je serais contente de travailler encore pour Lui, mais comme Il voudra!"..Puis le suprême adieu: "Adieu, Pierre??? Reste toujours un bon chrétien.. Que nous nous revoyions au ciel!"

Tout cela fut dit très simplement, très doucement, sans émotion apparente. Il fallait que le jeune officier repartit avec le souvenir du lumineux sourire. Mais le lendemain la malade avouait qu'elle était brisée: "J'ai trop souffert, hier, dans mon coeur!"

Le calice avait été bu jusqu'à la lie. Elle attendait maintenant la délivrance que l'on sentait proche? Dans un regard suppliant, elle demanda à la Soeur Servante du Sanatorium: "Ma Soeur, quand est-ce que je vais aller vers le bon Dieu?" Dans la matinée du 18 août on l'entendit murmurer: "Je suis contente... enfin...enfin!" Vers 11 heures, ses lèvres s'entr'ouvrirent dans un radieux sourire qui ne la quitta plus, et à trois heures de l'après-midi, elle rendait doucement le dernier soupir, tandis que, près d'elle, ma soeur Visitatrice récitant son acte d'adoration, offrait, en union avec la divine Victime, le douloureux sacrifice de toute la mission de l'Iran.